

le philosophe¹, et veut lui emprunter 200,000 drachmes pour se rendre à Rome. Alexandre refuse, tout au plus consent-il à avancer à la femme d'Agrippa et contre l'engagement de celle-ci 5 talents comptant, le reste (170,000 drachmes) étant stipulé payable à Pouzzoles. En débarquant à Pouzzoles, Agrippa emprunte encore 300,000 drachmes à Antonia, mère de Caius, qui devint plus tard l'empereur Caligula, puis un million à un banquier samaritain, affranchi de César, nommé Thallus. On voit, par Josèphe, qu'Agrippa devint l'ami de Caius, fut rétabli dans sa principauté et finit par payer ses dettes. Les banquiers juifs ne perdirent pas leur argent.

A Jérusalem, comme dans toutes les places de la Grèce et de l'Orient, il y avait un édifice public où l'on conservait les contrats et titres de créance, un *γραμματοφυλακείον*, et cet établissement n'était pas seulement un dépôt; il jouait le rôle d'une véritable Bourse de commerce où l'on vendait et achetait les titres, et où l'on se procurait des créances sur tel ou tel lieu, à telle ou telle échéance. Josèphe raconte qu'au moment de la grande révolte des Juifs, le *γραμματοφυλακείον* de Jérusalem fut incendié dans une émeute populaire², et, après la fin de la guerre, pareil accident eut lieu à Antioche³. La destruction des titres avait pour conséquence la libération des débiteurs. Ces désordres produisirent leur effet ordinaire, en rattachant au gouvernement romain les personnages les plus riches et les plus intelligents du peuple juif.

Il faut rapprocher de ces récits de Josèphe les nombreux passages du Nouveau Testament où il est question de banquiers⁴, de billets novés par un intendant infidèle⁵, de créances recouvrées⁶, et de débiteurs emprisonnés pour dettes⁷. « Pendant que ton adversaire te conduit en justice, arrange-toi avec lui, autrement il te livrera au juge et le juge à l'exécuteur, qui te mettra en prison. » Saint Paul écrit aux Colossiens que, par le sacrifice du Christ, la dette du genre humain est acquittée et que Dieu en a supprimé le titre⁸.

En ce qui concerne la condition de la propriété, il y a dans le Nouveau Testament deux passages qui méritent d'être relevés et expliqués. Le premier se trouve dans les Actes des apôtres⁹. Ananias vend son bien

¹ L'alabarque était un receveur des finances, et un très puissant personnage. Voir la note de Marquardt, *Römische Staatsverwaltung*, I, p. 289.

² Josèphe, *De bello judaico*, II, xxxi (Didot).

³ Josèphe, *De bello judaico*, VIII, ix.

⁴ Luc, xix, 23.

⁵ Luc, xvi, 1-7.

⁶ Math., xviii, 23-24.

⁷ Math., v, 25-26; Luc, xii, 58-59.

⁸ *Coloss.*, II, 14.

⁹ *Actes*, v, 1.

conjointement avec son épouse Saphira. On connaît le dénouement de l'histoire, et la fin tragique des deux époux, juste punition de leur mensonge. La seule chose que nous voulions retenir ici, c'est l'intervention de Saphira dans l'acte, intervention qui suppose que Saphira avait un droit dans l'immeuble, à raison de la dot ou *khetouba* à elle constituée par son mari, comme nous le verrons tout à l'heure. Le second texte est tiré de la célèbre parabole de l'enfant prodigue¹. « Un homme avait deux fils, et le plus jeune dit à son père : « Mon père, donne-moi la part qui me revient dans la fortune commune. » Et le père leur partagea les biens. Et peu de jours après, le plus jeune ramassant tout s'en alla dans un pays lointain. » Ne reconnaît-on pas ici l'ancienne communauté de famille, qui a été la forme primitive de la propriété presque partout? Ne voit-on pas en même temps comment elle s'est dissoute, par l'émigration des fils qui allaient s'établir ailleurs en emportant leur part? Assurément bien des lecteurs ont passé devant ce texte sans chercher à en approfondir le sens juridique; mais il n'a pas échappé à l'esprit pénétrant du savant M. Sumner Maine², et, en effet, il n'est pas moins intéressant au point de vue du droit qu'au point de vue de la morale et de la religion.

R. DARESTE.

(La suite à un prochain cahier.)

13
ANALECTA SACRA Spicilegio Solesmensi parata edidit Johannes Baptista card. Pitra, episcopus Tusculanus, S. E. R. bibliothecarius.
 T. II et III, *Patres antenicæni*, 1883-1884; t. IV, *Patres antenicæni orientales*; gr. in-8° de XLVII-660, 640 et XXXIV-518 pages.

PREMIER ARTICLE.

Le premier volume de cette importante collection a été publié à Paris en 1876; nous en avons rendu compte dans ce *Journal*³. Destiné à faire

¹ Luc, xv, 11-13.

² S. Maine, *Dissertations on early law and custom*, London, 1883 (p. 349 de

la traduction française). — ³ Juillet 1876, p. 412.

suite au *Spicilegium Solesmense*, il est entièrement consacré aux mélodes grecs et à leurs productions hymnographiques. Les trois volumes qui viennent de paraître contiennent les Pères anténicéens, c'est-à-dire antérieurs au concile de Nicée, qui eut lieu en 325. Il est très regrettable que les actes de ce concile soient perdus, parce qu'ils renfermaient bien certainement de nombreuses citations tirées des œuvres des premiers Pères de l'Église. Un effroyable cataclysme a détruit presque toute la littérature patrologique qui faisait connaître les origines du christianisme. En France, en Allemagne et en Angleterre, un grand nombre de savants rivalisent de zèle depuis longtemps pour en rechercher et en recueillir les débris, qui surnagent encore dans l'immensité des mers les plus éloignées; mais il n'y en a pas de plus actif et de plus persévérant que le cardinal Pitra. Les documents originaux qu'il a le premier édités forment déjà une riche bibliothèque, et, grâce à lui, tel écrivain dont le nom seul était connu se présente aujourd'hui avec plusieurs parties de son œuvre, suffisantes pour faire apprécier le caractère de la doctrine et la valeur littéraire de l'auteur.

Le cardinal Pitra a étudié à fond les écrits des Pères grecs et latins, non seulement tous ceux qui ont été imprimés, mais même ceux qui sont conservés en manuscrit dans les diverses bibliothèques d'Europe, sans oublier les manuscrits orientaux qui en contiennent des traductions. Il a compulsé tous les dépôts littéraires, publics ou privés, apportant dans ses recherches les connaissances les plus approfondies en fait de paléographie. La langue grecque lui est aussi familière que la langue latine, et, à la seule inspection de quelques lignes d'un écrivain ecclésiastique, il peut dire à quel siècle il appartient et de quel ouvrage proviennent les lignes en question. Ceux qui, comme nous, ont étudié les livres du cardinal Pitra partageront certainement notre opinion. En remuant tant de textes nouveaux, il soulève nécessairement une foule de questions qu'il est obligé de résoudre. Que ses opinions littéraires ne soient pas toujours acceptées par la critique¹, nous le reconnaissons volontiers; mais il faut reconnaître en même temps qu'il a rendu et qu'il rend encore de grands services au monde savant en mettant sous ses yeux une masse considérable d'écrits ignorés et qui étaient considérés comme perdus.

¹ Ainsi M. Steitz, dans le recueil intitulé *Theologische Studien und Kritiken*, année 1857, p. 584-596, a cherché à prouver que l'ouvrage latin que dom Pitra a publié comme étant la *Clef* de Mélicon est une compilation de passages

des Pères latins pouvant servir à l'explication allégorique des Écritures, qui figure pour la première fois dans la bible de Théodulphe. Cf. M. Renan, *Marc-Aurèle*, p. 181, note 1.

Les prolégomènes placés en tête du second volume des *Analecta*, et qui mériteraient d'être traduits entièrement, sont une excellente préparation à l'étude des monuments qu'il vient de tirer de l'oubli. Il y a consigné le résultat de ses observations, qui intéressent les origines du christianisme, l'histoire littéraire et la science paléographique. Ses idées, toujours appuyées sur des faits et s'enchaînant les unes avec les autres, forment une espèce de doctrine. Obligé de nous restreindre, nous résumerons les principales. Les écrits des Pères anténicéens ne comprennent pas moins de vingt-cinq tomes dans la Patrologie de Migne. La *Bibliothèque anténicéenne*¹, qui a été publiée dernièrement en Écosse avec une traduction anglaise, n'est pas moins considérable. Après avoir fait l'éloge de cette publication, le savant cardinal donne la liste détaillée des ouvrages compris dans chacun des vingt-quatre volumes qui la composent. Il fait cependant quelques réserves. « Elle présente, dit-il, de nombreuses lacunes, qui tiennent peut-être à ce que certains ouvrages auront été réservés dans un autre but. » Quoi qu'il en soit, outre les écrits qui forment les trois volumes actuels des *Analecta* et quelques morceaux du *Spicilegium Solesmense*, on regrette de ne pas rencontrer dans la collection d'Édimbourg la dissertation intitulée : *Ad S. Clementem Didascaliam vetustissimam a Constitutionibus apostolicis non removendam*, les cinq livres des Allégories de saint Théophile, et beaucoup d'autres écrits dont le cardinal Pitra donne la liste. Il indique aussi les actes des Martyrs, dont Ruinart, d'après son propre aveu, n'a pas entrepris de transcrire la série authentique. Il signale également l'existence d'un spicilege considérable d'épigraphie, pouvant augmenter utilement les noms de famille et les fastes consulaires, et jeter une grande lumière sur les rites, les mœurs, la discipline et les dogmes de l'ancienne Église, comme l'a très bien fait observer l'illustre archéologue M. de Rossi.

Il faut mentionner encore les apocryphes, dont un grand nombre remontent à une haute antiquité, une série judéo-chrétienne non moins importante, en tête de laquelle vient se placer le pseudo-Philon, suivi d'Aristée, d'Aristobule, etc., et les hérétiques qui rappellent l'auteur inconnu des *Philosophumena*. Si l'on voulait réédifier le monument complet de la littérature anténicéenne, il faudrait citer les écrits innombrables que le temps, et surtout les hommes, plus destructeurs que le temps lui-même, ont anéantis, des ouvrages de Méliton, d'Irénée, d'Hippolyte, et de tant d'autres, moins illustres, mais dont les livres n'étaient pas sans

¹ *The ante-nicene Christian Library. Translations of the Writings of the Fathers down to A. D., p. 325. Edinburg, 1869-1872.*

valeur. Les noms de ces écrivains et les titres de leurs ouvrages nous ont seuls été conservés. Tels sont les apologistes Quadratus et Apollonius, Anaxagoras, loué aussi comme apologiste dans Tertullien, etc.

La langue grecque, la plus belle de toutes celles qui existent, a plu au génie chrétien, non seulement en Orient, mais même en Occident. Pendant trois siècles, elle a été employée dans les luttes des apologistes, dans les attaques contre les hérétiques et dans les édits des pontifes romains.

Avant le III^e siècle de notre ère, il a fallu établir un canon du nouveau et de l'ancien Testament. L'école d'Éphèse, la première de toutes, a entrepris cette tâche avec un zèle remarquable lorsque Méliton a parcouru l'Orient pour recueillir tous les témoignages des églises sur cette matière. C'est dans le même temps que fut fondé le canon dit de *Muratorii*. Un troisième, non moins ancien que les deux premiers, est celui qui, dans l'antique version de la lettre attribuée à saint Barnabé, est inséré à la fin de l'unique manuscrit de Corbie. Peu après vient un certain Théodore, qu'on cite comme s'étant occupé du même sujet. La masse et l'importance des commentaires de cette époque, qui sont parvenus jusqu'à nous, prouvent suffisamment l'existence de ce canon avant le III^e siècle. Chez les Grecs, il n'y a pas eu moins de quatorze interprètes des Écritures saintes après les Septante. Outre la version italique, remarquable par sa clarté et par l'autorité dont elle a joui, de nombreux témoignages prouvent qu'il y a eu, dans toutes les provinces, des traductions acceptées pour l'usage du public. La Grèce chrétienne a conquis une gloire immortelle en s'attachant à recueillir, outre les Septante, les célèbres versions d'Aquila, de Symmaque et de Théodotion, qui, pendant que la synagogue subsistait encore, ont puisé dans les derniers oracles les sentences inspirées de la divinité. Dès le second siècle, ces interprètes pénétrèrent en Occident; mais malheureusement ils ont tous péri, ainsi que les autres cités par Origène.

L'étude littérale des Écritures saintes a fleuri dans les siècles anténiécéens non moins que dans toute la période de l'âge chrétien, sans même excepter l'époque actuelle. Plusieurs écoles se sont fondées, qui ont pris à tâche d'éclaircir le texte des livres saints. La première, celle de Rome, est la plus renommée. La chaire publique y fut illustrée par l'enseignement fécond de Justin, de Caius, d'Hippolyte, et cet enseignement eut tant de retentissement que Rome fut fréquentée non seulement par des savants doués de génie, tels que Hégésippe, Tertullien, Origène, mais même par d'autres lettrés avides de nouveautés, comme Valentin, Marcion, etc. Et, pour que le programme de cette célèbre école fût bien

connu, on inscrivait les ouvrages de saint Hippolyte sur une stèle qui existe encore aujourd'hui.

L'école d'Alexandrie, sous les trois formes de scholies, d'homélies et de commentaires, illustra le canon général des Écritures saintes. Elle a produit, grâce à Origène, les *Hexaples*, tableau qui, sous un seul coup d'œil, présentait le texte des anciens interprètes. Quant à l'école d'Antioche, elle peut se glorifier des noms de Théodore de Mopsueste, de saint Jean Chrysostome, etc.

L'explication allégorique a eu aussi de fréquents adeptes. Ici vient se placer la *Clef* de Méliton, dont nous parlerons plus loin. La théorie mystique, préconisée par les allégoristes, avait l'avantage d'épurer les mœurs, comme *Le Pédagogue* de saint Clément, *Le Pasteur* d'Hermas et *Les Allégories* de saint Théophile. Origène, qui est considéré comme le premier d'entre eux, est le meilleur maître à ce point de vue. Beaucoup sont sortis de son enseignement catéchétique pour aller affronter les luttes héroïques des martyrs.

Les Pères anténicéens furent donc d'excellents professeurs de mœurs, gardiens fidèles, même dans les plus petits détails, de la science allégorique, et très laborieux interprètes des livres saints.

Pour montrer l'authenticité des textes qu'il publie, le cardinal Pitra produit, comme preuve, des fac-similés¹ photographiques des manuscrits grecs, orientaux et latins. Ceux dont il s'est servi sont de bonnes mains et remarquables par leur antiquité; plusieurs sont en onciales et aucun ne descend plus bas que le XII^e siècle. Un manuscrit du Vatican est en petites capitales, les scholies d'Origène sur Job et la *Clef* de saint Eucher sont du VI^e siècle, et deux Ottoboniens, pour les Psaumes et les Prophètes, sont en minuscules du X^e siècle.

Cramer², qui a publié tant de Chaînes sur le Nouveau Testament, a remarqué avec raison que les extraits des anciens Pères qu'on rencontre dans ces Chaînes sont, en général, très courts et peu nombreux, et qu'ils sont toujours très fidèlement transcrits. Origène, à cause de la richesse de ses commentaires, y est cité plus souvent et plus abondamment que les autres. Grâce à sa méthode, remarquable par la clarté et l'unité, les manuscrits le présentent sous une forme assez complète. Comme les auteurs de Chaînes tels que Procope, Polychronius, Olympiodore, Ammonius, appartiennent au VI^e siècle, on est en droit d'en conclure qu'ils ont

¹ Il est dit que chaque volume en contient; nous n'en avons trouvé qu'à la fin du tome second.

² Voir l'article que nous lui avons consacré dans ce *Journal*, avril 1839, p. 208.

eu entre les mains des exemplaires antérieurs à tous ceux que nous connaissons, par conséquent très peu éloignés des archétypes eux-mêmes.

On a beaucoup écrit contre le mérite et la valeur des Chaînes; mais chacun y a puisé à pleines mains, sans critique et sans discernement. Si l'on renonçait à ce genre de secours littéraire, il faudrait vouer aux flammes la moitié des anciens Pères, tout Irénée, saint Hippolyte et tant d'autres que l'on doit à la science active du cardinal Mai. Ceux qui ont abordé l'étude de ce genre de documents peuvent seuls apprécier le mérite du cardinal Pitra. Indépendamment d'un travail matériel très considérable, il a montré qu'il a une connaissance profonde de la littérature théologique et qu'il est un paléographe consommé. La méthode adoptée par les copistes pour la disposition des Chaînes des Pères comporte des difficultés de plus d'un genre. La meilleure partie de la page, c'est-à-dire le milieu, est occupée par le texte des livres saints, qui est écrit par versets et en gros caractères. Le haut et le bas des pages, ainsi que les marges, qui sont exigües, sont réservés aux commentaires. L'écriture de cette partie est souvent microscopique et remplie d'abréviations, très difficiles, sinon impossibles, à déchiffrer, parce qu'elles dépendent souvent du caprice des copistes. Ajoutez à cela une difficulté bien autrement grave. Les fragments, les extraits, sont placés à la suite les uns des autres, sans alinéa, chacun contenant en tête un signe tracé à l'encre rouge et servant à indiquer l'auteur de l'extrait; ainsi les deux lettres $\alpha\theta$ pour saint Athanase, un ω traversé verticalement par un ρ pour Origène, $\xi\alpha$ pour saint Basile, etc. Mais voici ce qui est souvent arrivé: le rubricateur, chargé de faire son travail après la copie du manuscrit, n'a pas pu l'exécuter ou a oublié de le faire, pour un motif ou pour un autre. De telle sorte que, ce manuscrit incomplet ayant servi de modèle pour une nouvelle transcription, il en est résulté une grande confusion littéraire, car tel fragment ne portant pas l'indication du nom de l'auteur auquel il appartenait a passé sur le compte de l'auteur précédent. De là de très nombreuses attributions erronées, et il a fallu toute la science du cardinal Pitra pour se retrouver au milieu d'un pareil désordre et reconnaître le style des écrivains auxquels il avait affaire. Il a presque perdu la vue à un pareil métier, sans compter qu'il a pris la peine de traduire en latin tous ces fragments, travail pénible et délicat, auquel s'astreignent bien rarement les savants qui publient des textes grecs inédits.

Ces prolégomènes sont suivis de la liste chronologique de tous les écrivains qui ont plus ou moins contribué au riche recueil qu'il nous donne aujourd'hui. Au premier siècle, nous trouvons saint Clément Romain, Philon d'Alexandrie, Flavius Josèphe, auxquels viennent se joindre les

noms de quelques auteurs appartenant aux siècles classiques, tels que Xénocrate le physicien, dont il ne reste presque rien, Damigéron, Hérodien, Hérophile, etc. Au second siècle, saint Ignace, saint Polycarpe, saint Aristide, saint Papias, saint Méliton de Sardes, saint Abercius d'Hiéropolis et les interprètes de l'Écriture sainte. On voit, dans le tableau qui est consacré à ces derniers, quelle riche moisson les nouveaux fragments fournissent pour la constitution du texte de ces interprètes, texte dont les lacunes se comblent peu à peu grâce aux leçons recueillies par les anciens commentateurs. Citons encore saint Justin, saint Irénée, saint Clément d'Alexandrie, etc.

Puisque nous en sommes au second siècle, nous ne devons pas oublier de citer une publication récente du métropolitain de Nicomédie, Philothée Bryenne¹, intitulée *Διδαχὴ τῶν δώδεκα ἀποστόλων*, *Enseignement des douze apôtres*, document qui est d'une très grande importance pour l'histoire du christianisme et pour la constitution de la primitive Église. Cette *Didaché*, qui est de la première moitié du second siècle de notre ère, entre l'an 120 et l'an 160, n'est autre chose que le germe des Constitutions apostoliques, la rédaction primitive dont parlent la stichométrie, Eusèbe et Athanase, et contemporaine du *Pasteur* d'Hermas. C'est, en quelque sorte, le plus ancien texte de droit canonique et la plus ancienne constitution, rituel, hiérarchie, etc. On connaissait déjà, il est vrai, la substance et le fond de cet écrit. M. Bryenne a démontré que les Constitutions apostoliques de Bickell, Lagarde et Hilgenfeld ne sont autre chose que le texte primitif remanié; mais il était de toute importance d'avoir ce texte et de confirmer par là les hypothèses et les reconstructions de la critique.

Saint Hippolyte commence le III^e siècle, saint Hippolyte auquel plusieurs critiques ont voulu attribuer l'ouvrage des *Philosophumena*, ouvrage que les éditeurs de la *Bibliothèque* d'Édimbourg n'ont pas admis dans leur recueil. Le cardinal Pitra, qui les en félicite, se refuse tout à fait à admettre une pareille attribution. « Ce très saint docteur, dit-il, est tout imbu de ce style théologique et symbolique, style non dépourvu de grâce, qui, transmis par Ignace, Polycarpe et Méliton à Irénée et à ses disciples, distingue et recommande cette école qu'on peut appeler éphésienne ou l'école de Jean. Si l'on considère l'ensemble des ouvrages de saint Hippolyte qui nous restent aujourd'hui, si l'on en remarque le caractère et

¹ J'emprunte ces détails à une note que M. Psichari a lue récemment dans une séance de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France.

M. Philothée Bryenne, en 1876, avait déjà retrouvé un manuscrit qui comble les lacunes des lettres de saint Clément le Romain.

la valeur, si l'on réfléchit à l'immense réputation dont a joui le célèbre docteur de l'Église romaine, on conviendra qu'il y a une immense distance entre ce dernier et l'obscur sophiste, qui, faisant abus de la philosophie, a débité plus d'erreurs et de fables que de mots. Il est savant sans doute, il n'est pas sans éloquence; mais, d'après la masse de livres que seul il a compulsés, et qui ne sont cités ni par Irénée, ni par Tertullien, ni par aucun autre écrivain occidental, on peut dire qu'on a affaire à un homme ayant vécu plus familièrement dans la bibliothèque d'Alexandrie que dans l'école de Rome. S'il avait été l'auteur des innombrables ouvrages qui sont justement attribués à saint Hippolyte, à Origène, à Tertullien, il n'eût pas manqué de s'en vanter. On pourrait appliquer les mêmes observations à d'autres grands noms qu'on a mis en avant, Irénée, Caius, Justin, Meletius. Aucun de ces noms ne pourrait être mis en tête du livre des *Philosophumena*. » Un de ces derniers, Caius, qui avait été abandonné, revient sur l'eau. M. Denis¹, qui a publié récemment un remarquable ouvrage sur Origène, est rentré dans la discussion; il a cherché à prouver que Caius est l'auteur du livre en question. Nous avons peine à croire que le savant cardinal se range facilement à cette opinion. Nous n'avons pas non plus à décider s'il n'a pas été un peu trop sévère pour l'auteur de cet ouvrage, quel qu'il soit. La haute position qu'il occupe dans le sacré collège explique sa sévérité. Nous constatons seulement qu'il rejette tous les noms qu'on a proposés et qu'il n'en trouve aucun à mettre à la place. Cette question littéraire, qui est du plus grand intérêt, ne nous paraît pas plus avancée que le premier jour, *et adhuc sub judice lis est*.

Après saint Hippolyte, le III^e siècle nous donne Jules Africain, saint Cyprien, saint Demetrius d'Alexandrie, saint Grégoire le Thaumaturge, saint Eustache d'Antioche, saint Sérapion, etc. Le savant éditeur n'a pas voulu admettre les apocryphes; s'il en a donné quelques-uns, c'est uniquement à cause de leur excessive rareté. Les plus célèbres sont les aréopagiques, qu'il a laissés complètement de côté, parce qu'ils ont provoqué une foule d'opinions plus ou moins absurdes. L'ouvrage *Sur les noms divins* a mieux inspiré les commentateurs qui ont laissé des scholies importantes. Les plus remarquables, sous le rapport de l'âge et de la science, sont celles de saint Maxime et de saint Anastase, qui sont du VII^e siècle. Le cardinal Pitra leur consacre quelques détails. Il termine ses prolégomènes par un hymne divin attribué à saint Denys l'Aréopagite,

¹ *De la philosophie d'Origène par M. J. Denis, professeur à la Faculté des lettres de Caen, Paris, Imp. nat., 1884, in-8°.*

Voir dans ce *Journal* (cahier d'avril), le premier article que M. Franck a consacré à l'examen de cet ouvrage.

mais qui se trouve, comme il l'indique lui-même, dans les œuvres de saint Grégoire de Nazianze. Une traduction en vers français et en vers anglais est jointe au texte grec.

Chacun des écrivains que nous venons de nommer est représenté par des fragments inédits plus ou moins considérables, précédés d'un avertissement sur les manuscrits qui les ont fournis. On comprend que nous ne pouvons pas les passer tous en revue. Nous en choisirons quelques uns, trois surtout : Origène, que nous réserverons pour un second article, parce que ses commentaires sur les Psaumes occupent la plus grande partie du troisième volume des *Analecta*, et les deux *Clefs* de saint Mélicon et de saint Euchère qui font le principal intérêt du second. A la fin de ce volume on lit une dissertation en français qui est intitulée : *La Clef du symbolisme, par saint Mélicon, évêque de Sardes* (vers 160). On y trouve les détails les plus circonstanciés sur la découverte du célèbre manuscrit de Clermont, sur les diverses copies qui en avaient été faites, et sur l'ouvrage original de saint Mélicon, ouvrage qui a été entre les mains de saint Euchère et dont ce dernier aurait profité pour rédiger sa *Clef*. Nous donnerons une analyse succincte de cette intéressante dissertation, nous servant quelquefois des propres paroles du savant cardinal.

Pour comprendre les images et les scènes orientales dont les prophètes et les Macchabées sont remplis, il fallait chercher une *clef* qu'on ne pouvait trouver que dans les anciens interprètes. Saint Mélicon est un des plus importants. Parmi ses ouvrages inédits, on citait une *clef* dont un manuscrit avait existé dans la bibliothèque du collège de Clermont, dit des Jésuites de Paris. Comme analogue à cette *clef* on citait le livre de saint Euchère de Lyon sur les formules symboliques. Dès lors, le cardinal Pitra se mit assidûment à la recherche du manuscrit de Clermont, et il donne le récit de ses recherches, qui ne durèrent pas moins de trente années, en résumant ou complétant ce qu'il a déjà publié à ce sujet dans le *Spicilege*.

On possède à Oxford une copie qui avait été faite sur le manuscrit de Paris. Pendant qu'il était à Strasbourg, le cardinal Pitra reçut une transcription de la copie Bodléienne au moment où l'on venait de lui montrer un manuscrit du XI^e siècle intitulé : *Miletus, episcopus Asianus, hunc librum Clavorum (sic) appellavit*. Il le copia; heureuse idée, car ce manuscrit a été détruit en 1870 par les bombes allemandes, avec tous les autres de la bibliothèque de Strasbourg.

Le savant cardinal possédait donc, comme il était facile de le reconnaître, deux copies provenant du même original. Mais où était cet original, indispensable pour une publication? A Clairvaux on avait possédé

deux manuscrits contemporains de saint Bernard, comme le prouvent les emprunts faits à l'ouvrage original, emprunts faciles à constater dans différents écrits où abondent les formules mélitioniennes. La recension de Clairvaux avait un ordre plus régulier, était dégagée des interpolations de saint Eucher et présentait les formules sous une forme plus brève et plus archaïque. Mais tout avait été envahi par les *Morales* de saint Grégoire. On trouvait encore d'autres manuscrits, qui, sous forme de commentaire, avaient été ajoutés à des bibles.

Ce formulaire a passé de main en main pendant plusieurs siècles, et ce serait une longue histoire à faire que celle de la théologie symbolique, qui, au III^e siècle, se partage en physiologues, en bestiaires, en volucraires, en herbiers, en lapidaires, etc. Le cardinal Pitra a réuni ailleurs des éléments de cette histoire; mais il regrette de n'avoir pas eu un champ libre pour développer l'application de la *Clef* mélitionienne à toutes les époques et à toutes les variétés de l'art chrétien. Il regrette surtout que les archéologues n'aient pas encore tenu un compte sérieux de ces nouveaux canons apostoliques de l'art, car les lois formulées par Mélicton dominent les peinturés et les sculptures des catacombes et tous les autres objets d'art.

Malheureusement le texte grec, qui a certainement existé, est à jamais perdu, et il est bien probable qu'on ne le retrouvera jamais; et, comme d'ailleurs on ne découvrirait pas non plus le fameux *Claromontanus*, il a bien fallu se contenter des copies qu'on en possédait. De là l'édition qui a été donnée dans le *Spicilegium*, et qui n'occupe pas moins d'un volume entier. La *Clef* de Mélicton est un code de 1,200 formules allégoriques, qui résument tout le symbolisme chrétien. Le syncrétisme alexandrin, propagé par les écoles et les sectes orientales, avait inondé le monde romain, et les systèmes de la gnose avaient pullulé d'une manière effrayante. Le grand ouvrage de saint Irénée montre avec quelle ardeur l'école éphésienne combattait ces erreurs, et Mélicton prenait place à côté d'Irénée quand il encadrait dans des formules saines et correctes l'encyclopédie du monde et de la Bible.

Le cardinal Pitra fut enfin récompensé de sa longue persévérance. Il découvrit, en 1863, le célèbre manuscrit de Clermont dans la bibliothèque Barberine. Ici il nous raconte comment il a fait cette découverte, par quelles étapes ce précieux document a passé avant d'arriver à Rome, et donne une longue description des circonstances matérielles qui constatent que l'original d'après lequel il a été copié peut être reporté à quelques siècles avant le dixième. Le nom de saint Eucher suffit pour le faire remonter au delà du septième. Saint Eucher vivait à Lyon au milieu des traditions gallo-grecques. Il avait confié ses deux fils, Vera-

nus et Salonius, aux moines de Lérins, île qui était placée sur la route maritime de l'Orient: c'était là et à Lyon que s'étaient réfugiés les derniers hellénistes à qui l'on doit des traductions anonymes et divers écrits des Pères grecs. Ce mouvement littéraire est constaté par les lettres, retrouvées et publiées par le card. Pitra, de Salvien, de saint Hilaire, primat d'Arles et d'un autre ami de saint Eucher, de Rusticus, qui tous lui parlent avec éloge des livres fraîchement copiés et qu'il leur a envoyés. Cela se rapporte à des copies de la *Clef* de Méliton; ce qui prouverait qu'elle est antérieure aux formules de saint Eucher dans leur rédaction la plus ancienne et la plus authentique. Un texte grec préexistant, lu et connu avant ce dernier et même avant Eusèbe de Césarée, est un fait certain et facile à constater. Les preuves abondent et sont mises en évidence dans une savante discussion philologique où l'on trouve les formes et les constructions grecques dont est rempli le latin de la *Clef* tel qu'il nous est parvenu. Cet ouvrage se compose de 638 thèmes différents, ou, si l'on élague les noms hébraïques, de 518 symboles, qui se décomposent en 1606 formules ou significations distinctes. En sacrifiant quelques autres thèmes douteux, ou interpolés, on aura encore 1200 allégories bibliques, telles qu'on les comprenait au siècle des martyrs.

Le cardinal Pitra pense que les premiers manuscrits de la *Clef* latine, comme de l'abrégé de saint Eucher, sont partis de Lyon, et que, d'après la comparaison des différents textes, on pourrait restituer une école lyonnaise, continuée du second au VII^e siècle. Suivant l'éditeur, l'identité des nombreuses formules mélitoniennes que l'on rencontre dans les Pères latins serait inexplicable sans un fonds commun. Quant aux Pères grecs, quelque incomplète que soit la série de leurs écrits, ces formules allégoriques y sont reproduites presque littéralement; elles servaient à couvrir d'un voile la sainteté des mystères.

Le traité de Théophile d'Antioche, qui vient d'être remis en lumière par le docteur Zahn, de Berne, jette un grand jour sur la dogmatique et l'exégèse du II^e siècle. C'est un nouvel exemple du symbolisme à cette haute antiquité et de l'autorité dont jouissaient les écrits anténicéens, autorité qui dura jusqu'au moyen âge. Sur les 230 allégories de Théophile qui concernent les quatre évangiles, il n'y en a pas moins de 135 qui sont conformes à la *Clef*. M. Delisle a signalé récemment à l'Institut l'existence d'un magnifique manuscrit en onciales du VII^e siècle. C'est un texte de saint Césaire conservé dans la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles. La seconde partie de ce manuscrit renferme le traité de saint Théophile avec un prologue inédit. En attendant une nouvelle édition de ce traité d'après ce précieux document, le cardinal Pitra donne un spécimen des variantes,

avec les morceaux inédits. Après avoir précisé l'objet, la source et la règle des formules du symbolisme, il appelle sur elles l'attention du théologien, de l'archéologue et de l'historien. Il ne faut pas oublier toutefois que le sens allégorique n'a jamais pu prévaloir sur le sens littéral des Écritures saintes ; Origène lui-même, malgré sa tendance allégorique poussée à l'excès, proteste souvent de son respect pour la lettre. Dans l'argumentation dogmatique, le sens symbolique n'a qu'une valeur de convenance. Ce qui peut intéresser l'historien, ce sont les détails concernant le culte et les fonctions sacrées. Il importe surtout de voir en quels termes on parle des persécutions et des martyrs. La persécution a l'impétuosité d'un torrent, les martyrs sont les cheveux rouges de l'Apocalypse, le saint c'est le parterre des aromates, le froment de Dieu, etc., etc.

Nous avons mis sous les yeux du lecteur le résultat des observations du cardinal Pitra sur l'ouvrage latin qu'il a retrouvé et qu'il considère comme la *Clef* de saint Mélicon. Il ne nous reste plus qu'à dire qu'il en a donné, en tête du second volume de ses *Analecta*, une nouvelle édition, aussi fidèle que possible, d'après le manuscrit de Clermont. Sous le titre de *Clavis appendices* on trouve des suppléments qui prouvent que ce genre de formules a été constamment en usage, et que des vestiges manifestes de Mélicon sont restés très longtemps chez les Grecs. Le savant éditeur publie également les formules et les instructions de saint Eucher, d'après un manuscrit du v^e siècle appartenant à la bibliothèque de Lyon, et auquel il consacre de longs détails. De bonnes tables accompagnent saint Mélicon et saint Eucher. Sous le titre d'*Epimetra* le cardinal Pitra examine quelques écrits des juifs et des païens, écrits vrais ou faux, qui pouvaient rentrer dans son cadre. Puis il donne quelques variantes provenant des manuscrits de Flavius Josèphe et quelques *analecta* tirés des anciens physiologues, d'après un manuscrit de la Cava. Le volume se termine par des collations pour les Allégories de saint Théophile, faites sur d'autres copies vues postérieurement, et par différentes tables.

Dans un second article nous ferons connaître les tomes III et IV, dont le dernier est consacré aux *Patres antenicenses orientales*.

E. MILLER.

(La suite à un prochain cahier.)

V. TR. 1474

كتاب سيبويه. *LE LIVRE DE SIBAWAIHI, traité de grammaire arabe, par Sibouya, dit Sibawaihi. Texte arabe, publié, d'après les manuscrits du Caire, de l'Escurial, d'Oxford, de Paris, de Saint-Petersbourg et de Vienne, par Hartwig Derenbourg. T. 1^{er}, Paris, 1881, Imprimerie nationale (XLIV-64 pages).*

Le « Livre de Sibawaih » est le plus ancien traité complet de grammaire arabe qui soit parvenu jusqu'à nous. L'ouvrage fut composé dans la première moitié du règne de Charlemagne, et il n'a jamais cessé de jouir, parmi les Orientaux, de la plus grande réputation. On est d'abord surpris que ce livre fondamental de la grammaire arabe ait été publié si tardivement; mais les exemples de pareilles anomalies ne sont point rares. Il arrive fréquemment, dans l'histoire des disciplines scientifiques, que les livres de création originale sont mis dans l'ombre par des ouvrages médiocres, mais plus commodes, où leur doctrine a été absorbée.

Quand M. de Sacy composa sa grammaire arabe, de 1800 à 1810, il ne connaissait pas Sibawaih. Ce n'est pas que la Bibliothèque nationale n'en possédât déjà un exemplaire; mais cet exemplaire n'était pas porté au catalogue, et il devait être dissimulé par quelque fausse indication. Ce fut M. Étienne Quatremère qui, plus tard, révéla à son maître ce précieux volume et en reconnut le véritable contenu. M. de Sacy en publia quelques importants chapitres dans son *Anthologie grammaticale arabe* (Paris, 1829); cependant il ne paraît pas avoir lu l'ouvrage tout entier. La doctrine qu'il y trouvait lui était déjà connue par des traités postérieurs à celui de Sibawaih, bien plus méthodiques et plus clairs.

L'homme qui, depuis la mort de M. de Sacy, possède le mieux la théorie de la grammaire arabe comme les Arabes l'entendent, nous voulons dire M. Fleischer, conseilla, à diverses reprises, à ses élèves, la publication du célèbre *Kitâb*. C'est de Leipzig, où il avait été l'élève de M. Fleischer, que M. Hartwig Derenbourg rapporta, en 1866, avec une doctrine grammaticale des plus solides, le projet de réaliser cette œuvre difficile. L'Imprimerie nationale s'est prêtée, avec sa générosité ordinaire, à l'exécution de l'entreprise qui avait fait reculer tous les éditeurs. Le premier volume a paru en 1881; espérons que le second volume ne tardera pas à paraître: il contiendra la seconde partie du texte, une étude